

*La vie est comme une boîte de chocolats.  
On ne sait jamais sur quoi on va tomber.*

**Forrest Gump**

# Chapitre 1

## **Tremblay, Amélie Tremblay**

### (Juin)

*Mariage : moment où un homme cesse de porter un toast à une femme et où elle commence à lui porter sur les nerfs.*

**Helen Rowland**

Je hais les mariages. Je les déteste profondément. Je sais que ce n'est pas vraiment bien, que ça devrait être une occasion de se réjouir, de fêter l'amour de deux êtres qui s'unissent pour la vie – du moins, c'est ce que tout le monde prétend, même si neuf mariages sur dix se terminent par un divorce –, mais je ne peux m'empêcher d'exécrer les mariages.

Évidemment, je donnerais tout pour me marier aussi. L'idée que d'autres puissent profiter de cette institution et de tous les avantages et le prestige qui y sont associés, alors que je suis encore une pauvre célibataire, me rend malade de jalousie. Je sais, c'est mal... Du reste, je suis certaine de ne pas être la seule dans cette situation. Tous les célibataires conviés à cette noce doivent, en dépit des apparences, être secrètement en train de se morfondre.

Me voilà donc prise à jouer les demoiselles d'honneur, en ce 28 juin, au mariage de ma cousine, Sarah Gagné, et de Raphaël Nadeau. L'horreur ! Nous sommes à l'église Saint-Joachim, à Pointe-Claire, sous un soleil radieux et un beau 23 °C. Le ciel est d'un bleu intensément pur et quelques nuages discrets s'égrènent paresseusement, çà et là. Devant nous se profile la silhouette couleur azur du fleuve Saint-Laurent, non loin de l'endroit où il devient le lac Saint-Louis.

Sarah est de quelques semaines ma cadette. Et pourtant, elle s'est casée bien avant moi. Déjà âgée de vingt-huit ans, et je suis toujours seule. Dire que ma mère, à mon âge, avait deux enfants. C'est à mourir de honte. Vêtue d'une jolie – affreuse – robe de satin vert malade, les cheveux noués en chignon du genre « grand-mère » et les pieds serrés dans des chaussures à talons hauts de la même couleur que ma tenue, je m'efforce de sourire à qui mieux mieux, et de passer une journée la moins médiocre possible. Avec cette tenue, les autres demoiselles d'honneur et moi-même avons l'air d'une bande d'infirmières ou d'aliénées mentales échappées de l'asile.

Assister à des épousailles est d'autant plus pénible que, non contente de devoir célébrer l'union d'un couple dont on se fout complètement, de se faire frotter leur bonheur en pleine figure et de devoir faire semblant d'être heureux pour eux, on se fait irrémédiablement rappeler à quel point on est seule, malheureuse, désespérée et minable.

Je me console en me disant qu'un mariage est l'occasion rêvée de rencontrer des gens et de forger de nouvelles relations, voire de flirter avec de jolis mâles. Par ailleurs, l'un des garçons d'honneur, un certain Jérémie Michaud, m'est tombé dans l'œil ce matin. Plutôt grand, avec des cheveux roux – nuance *Paprika épice* n° 3,9 – qui forment une auréole de feu autour de sa tête, il est vraiment à craquer. Chacun de ses gestes semble empreint de grâce et de force et il dégage une étonnante joie de vivre. Ne reste plus maintenant qu'à attirer son attention.

Voilà que tous les invités doivent se presser sur le parvis de l'église pour prendre la photo. C'est sans doute ma chance, car les dames et garçons d'honneur doivent se regrouper autour des heureux mariés. Par un habile procédé, je parviens à me glisser tout près du beau Jérémie. Je lui décoche alors mon sourire de publicité pour pâte dentifrice avant de me tourner vers le photographe. Première victoire ! Il me rend mon sourire. Un pas de fait. Plus que dix mille à franchir...

Pendant d'innombrables minutes, invités, mariés, garçons et dames d'honneur posent pour les clichés qui immortaliseront ce jour atroce. Pardon, je voulais dire glorieux. Alors que le photographe nous annonce la dernière prise qui mettra fin au calvaire, Jérémie se penche discrètement vers moi.

– Vous avez un véhicule pour vous rendre à la réception ? Sinon, je peux vous emmener là-bas.

Mon sang ne fait qu'un tour et mon cœur s'arrête. Il faut croire que les heures de souffrance passées à tenter de me javelliser les dents avec des bandes blanchissantes n'ont pas été inutiles. Qui aurait dit qu'un produit aussi banal pouvait me permettre de trouver mon futur époux ? Bon, d'accord, je divague un peu.

– Je n'ai effectivement personne pour me conduire, et je serais heureuse de monter en voiture avec vous.

En fait, c'est totalement faux, car je suis venue avec mes parents. Pour les besoins de la cause, je crois que mentir ne peut qu'avoir des conséquences bénéfiques. Alors que tout le monde se prépare à partir pour la réception qui a lieu dans un hôtel non loin d'ici, je m'approche discrètement de ma mère.

– Maman, je ne partirai pas avec toi et papa, je monte avec Jérémie.

– Le beau jeune homme aux cheveux roux ? Il a l'air bien, il porte de belles chaussures. Des Mephisto, si je ne m'abuse, et bien cirées, en plus.

Ma mère, Maude Gagné, croit encore qu'on peut tout savoir d'une personne en regardant les souliers qu'elle porte. Le pire, c'est que cette manie m'a tellement influencée que je ne peux

supporter l'idée d'avoir des chaussures de mauvaise qualité, au cas où je rencontrerais quelqu'un comme elle qui me jugerait en observant mes pieds... J'espère juste qu'elle ne voudra pas aller parler à Jérémie...

– C'est ça, oui. On se retrouvera plus tard, d'accord ?

Je me sauve aussi rapidement que mes godasses, qui ont certainement déjà servi d'instruments de torture pour l'Inquisition espagnole, me le permettent. Je demande à Jérémie de me donner un moment, le temps d'aller voir si je suis présentable malgré mon déguisement de bonne fée marraine. Je me précipite dans l'église, histoire de trouver un coin tranquille et de m'examiner dans mon miroir de poche.

J'en profite pour me remettre un peu de rouge à lèvres. Même s'il est plutôt discret, ça rehausse ma bouche. Je suis plutôt chanceuse de ce côté-là, j'ai des lèvres assez pulpeuses. Pour le reste, par contre, on repassera, car c'est mon seul atout. J'essaie de retoucher mon fard à paupières pour faire ressortir mes yeux bleu gris. Mes cheveux châtain foncé, presque bruns – nuance *Brioche* n° 3,8 –, sont noués en chignon serré et me font ressembler à une bonne sœur, alors difficile d'utiliser ça à mon avantage. Il ne manquerait plus que le chapelet. Tant pis, il faudra bien faire avec. Avec mon mètre soixante-cinq et mes cinquante-cinq kilos – ni grande, ni petite, ni maigre, ni grosse –, on ne peut pas dire que j'attire beaucoup l'attention. Il faudra surtout compter sur mon rouge à lèvres et mon fard à paupières, on dirait. La situation n'est pas parfaite, mais pas désespérée non plus.

En fait, je tiens beaucoup de ma mère, autant sur le plan physique que psychologique. De taille moyenne, des cheveux bruns droits, des grands yeux et des lèvres pulpeuses, je lui ressemble un peu. Ma sœur Noémie ressemble davantage à mon père. Noémie et papa sont d'un naturel calme, sage, réfléchi ; ils

ne déplacent pas d'air, alors que ma mère et moi sommes davantage émotives, instinctives et emportées. Je réagis parfois fortement aux événements, tandis que Noémie reste de glace presque en toutes circonstances.

Je suis finalement Jérémie dans sa Honda bleue, enlève mes instruments de torture et m'installe confortablement pour la première fois depuis le début de cette misérable journée. C'est le moment ou jamais d'entamer une conversation privée et de créer des liens.

- Alors ? Vous êtes un copain de Raphaël, le marié ?
- Oui, c'est un ami d'enfance... Amélie, c'est bien ça ?
- Tremblay, Amélie Tremblay. Mais, appelez-moi Amélie.

Au magazine où je travaille, on m'a surnommée la « James Bond » du bureau, à cause de ma façon de me présenter.

- Si on se tutoyait, Amélie ? demande Jérémie en posant sa main sur mon genou, ça serait moins... intimidant.

Je tourne la tête afin qu'il ne remarque pas mes joues qui rougissent, car il va me prendre pour une madone coincée qui n'a jamais flirté de sa vie. Un peu plus et je vais glousser comme une écolière ! Le moins qu'on puisse dire, c'est que Jérémie est vite en affaire, et ce n'est pas pour me déplaire.

- D'accord, si tu y tiens.

Jérémie me fait un sourire à faire fondre une banquise. Peut-être que le destin m'a fait dame d'honneur pour que je trouve enfin l'homme de ma vie ? Bon, je saute quelques étapes. Je devrais cesser de délirer un peu. Il est temps qu'on arrive à la

réception, car je crois qu'à force de voir les yeux de Jérémie se poser sur ma poitrine, je vais finir par mouiller ma petite culotte. Je m'empresse de sortir du véhicule et d'afficher mon air de parfaite dame d'honneur, au bras de mon charmant chauffeur. Si ça continue, mes joues vont craquer à force de sourire.

Depuis que j'ai commencé à lui parler, les regards que l'on me porte semblent différents. On m'observe avec un petit sourire entendu, comme si tous savaient qu'il allait se passer quelque chose de spécial. Je ne suis donc pas seule à m'imaginer des trucs, c'est rassurant.

Jérémie et moi approchons de la salle de réception, en passant par le jardin. Des fleurs de toutes les couleurs ornent le parterre, formant une harmonie de nuances et de lumières qui charme l'œil. Les mariés se sont arrêtés à l'entrée menant à la salle et attendent que tous soient là pour faire les lancers du bouquet et de la jarretière. S'il y a une chose qui m'énerve plus que tout des mariages, c'est bien ce rituel stupide et rétrograde ! Encore une fois, les célibataires sont mis en marge de la société, humiliés devant tout le monde et obligés de se prêter à cette tradition dégradante.

Les femmes se pressent en tas et se préparent à recevoir le titanesque bouquet de roses blanches qui, par ailleurs, doit peser une tonne. Sarah a dû se faire des biceps musclés pour le porter ! Cette fois-ci, c'est décidé, je ne participerai pas. Alors que je reste de glace devant ce triste spectacle et tente de m'effacer en me cachant dans un coin reculé, Jérémie me surprend par derrière.

En apposant doucement ses mains dans le creux de mes reins, il me pousse vers les cinglées qui attendent avidement le bouquet nuptial qui leur donnera l'ultime consécration de « bonne à marier ». Il me chuchote alors à l'oreille un « Bonne chance » en me donnant une tape sur les fesses. Mon cœur bat à tout

rompre. Je ne m'attendais pas à ça et je commence à croire avec excitation que nous finirons vraisemblablement dans le même lit, cette nuit.

Sarah se fait bander les yeux par son Raphaël sous les encouragements de la foule. Prostrée, je regarde désespérément ma sœur Noémie, sauvée de ce sort par son statut d'épouse, et qui m'observe en souriant. Je tente de me cacher parmi les enragées. Raphaël commence à faire tourner Sarah sur place, sous les rires excités de la famille. J'essaie d'aller le plus en arrière possible. Subitement, je sens une main qui me saisit le bras. Je me retourne. C'est ma mère qui me tire plus en avant.

– Maman !? Mais, qu'est-ce que tu fais ?

– Tu n'es pas assez en avant, ma chérie. Si tu te tiens en arrière, tu n'attraperas jamais ce bouquet.

Je résiste. Ma mère tire de plus belle en me disant que j'ai le droit d'être mieux placée. Mes efforts pour disparaître risquent de tomber à l'eau.

– Mais, je ne veux pas...

Tout à coup, j'entends un cri.

Je sens soudain un léger choc sur mon visage et un déplacement d'air en même temps que j'entends un bruit de tissu froissé. Puis tombe un silence de mort. Je cligne des yeux pour comprendre ce qui vient d'arriver. C'est en apercevant le paquet informe de feuilles, de fleurs et de rubans qui gît à mes pieds que je commence à saisir ce qui se passe. J'ai les cheveux pleins de pétales et une tige de rose prise dans mon soutien-gorge. C'est moi qui ai reçu le bouquet de la mariée, mais pas dans les mains, en pleine figure !



Je lève la tête pour voir une assemblée muette et mortifiée, qui regarde le bouquet, puis me regarde et regarde les fleurs à nouveau. Tous m'examinent. Je viens d'être ridiculisée devant tout le monde. Il faut que je trouve une façon de rattraper la situation, et vite.

Je me penche, ramasse la gerbe de fleurs déglinguée, feins un sourire naturel et brandis l'objet en décomposition avec une fausse fierté, comme pour dire : « C'est moi qui l'ai ! » La foule applaudit sans grande conviction, et je vois bien que tout le monde est mal à l'aise. Aux yeux de tous, je viens probablement de gâcher un moment qui se voulait merveilleux.

Alors que toute l'assemblée entre dans la salle en m'ignorant, je cherche Jérémie des yeux. J'espère que mon beau grand roux pourra me consoler de cette humiliation. Curieusement, il est introuvable. Dans ma détresse, je remarque à peine la salle de réception, décorée de mille bouquets de fleurs odorantes, de nappes colorées, de confettis, de paillettes, de rubans et autres jolies ornements. Tout suggère la fête, mais cela me semble purement secondaire, prise que je suis dans mon petit drame intérieur. Je ne cherche qu'à retrouver mon homme d'honneur.

Je me résous à aller m'asseoir près de la mariée et j'attrape au passage un verre de champagne que je m'empresse d'avaler. Je dépose par terre le bouquet maudit, que j'avais péniblement traîné jusque-là. J'aperçois alors mon cavalier assis à l'autre bout de la table, en pleine discussion avec une blonde pulpeuse qui affiche des yeux larmoyants et un air de « Bambi en détresse ». Il m'ignore complètement.

Je ne mets pas longtemps à comprendre qu'il préfère ne pas être associé à une nouille maladroite telle que moi et qu'il a subitement décidé de m'ignorer. De toute évidence, il est aussi vite en affaire pour s'intéresser à une fille que pour la laisser.

Pour ce qui est de m'humilier, on peut dire que c'est doublement réussi. J'ai l'impression que tout le monde me regarde maintenant avec pitié.

\* \*  
\*

Douze heures et bien des verres d'alcool plus tard, je n'ai trouvé personne avec qui danser, sauf mon petit cousin de dix ans, Philippe. Ma gaucherie a éloigné tout mâle potentiel à au moins dix kilomètres à la ronde. Jérémie m'a évitée toute la journée et fait comme s'il ne m'avait jamais parlé. Il s'amuse avec la biche blonde qui roucoule sans arrêt. Je ne me suis pas sentie aussi misérable depuis longtemps. Non seulement je suis incapable de faire la conquête d'un gars visiblement abruti et facile, mais je ne suis même pas apte à attraper un simple bouquet de fleurs.

La nuit est tombée et les convives les moins ardues commencent tranquillement à quitter la réception, ce qui m'a permis, je l'avoue honteusement, de rafler quelques fonds de verre. Je me console en me disant que j'ai eu droit à de la nourriture et à plein d'alcool gratuitement. C'est déjà ça de gagné, je suppose. Ouille ! La tête me tourne et je commence à être somnolente. C'est le temps de ranimer les cellules grises et de prolonger mes capacités intellectuelles à l'aide d'un bon café.

Alors que j'ingurgite goulûment une bonne dose de caféine en écoutant Mick Smiley chanter à tue-tête *I Believe it's Magic* dans les haut-parleurs, je comprends soudain la raison de la déprime qui me frappe. Je regarde ma sœur, de trois ans mon aînée, et ma cousine Sarah, qui a mon âge. Toutes deux sont mariées et ont un bon emploi. Ma sœur Noémie, directrice des inspections et des analyses de marché à la Bourse de Montréal, a déjà deux enfants. Je suis envahie par le sentiment de n'avoir rien accompli. Du moins, rien d'important. Moi qui, adolescente, m'imaginai mariée,

mère d'au moins un enfant, rédactrice en chef d'un prestigieux journal et heureuse propriétaire d'une maison de banlieue dès l'âge de vingt-cinq ans, je suis mal partie.

Je suis encore désespérément célibataire, je n'ai qu'une minuscule chronique « fourre-tout » dans un magazine et j'habite dans un 3 1/2 aux murs épais comme du carton dans l'est de Montréal. Ma seule relation durable est celle que j'entretiens avec les plantes de mon salon et je n'ai des contacts physiques avec des hommes que lorsque je suis dans le métro et qu'il est tellement bondé que les gens y sont serrés comme des sardines. Pour une raison que j'ignore, c'est à ce moment-là, à demi étendue sur une chaise dans une salle de bal, que je décide qu'il est temps de faire quelque chose pour rectifier la situation. Bien que je n'aie aucune idée de la façon dont je vais réussir ce tour de force. Car je sens que si je ne fais rien, je vais finir en vieille sainte Catherine timbrée, qui tricote toute la journée sur son balcon en parlant à ses fleurs.

Mon père vient s'asseoir à côté de moi. Mon cher papa poule qui ne cherche qu'à protéger ses filles adorées et innocentes du monde extérieur.

– Amélie, ta mère et moi rentrons à la maison, veux-tu qu'on te dépose chez toi ?

– Non, vous restez près d'ici, alors que moi je suis à l'autre bout de la ville, ça va vous imposer un énorme détour.

– Tu en es sûre, ma chérie ? Tu as l'air plutôt mal en point.

– Oui, j'en suis certaine. D'ailleurs, je crois que tante Alicia me reconduira. Après tout, elle habite près de chez moi.

– Bon, comme tu voudras. Bonne nuit, Amélie, et prends soin de toi.

La vérité, c'est que même si j'ai une furieuse envie de partir, je préfère que mes parents ne me voient pas dans un tel état. Si je rentrais avec eux et qu'ils avaient tout leur temps pour m'examiner, je sais qu'ils s'inquiéteraient. Après avoir avalé mon café et fait rapidement le tour de la salle à moitié vide, je me rends compte que tante Alicia est déjà partie. C'est tout moi, ça ! Je n'ai même pas vérifié si elle était encore là. Je suis obligée d'appeler un taxi et d'emprunter de l'argent à l'un des invités, car je n'en ai même pas assez pour retourner chez moi. C'est vraiment gênant...

Pendant le trajet, ma tête recommence à tourner, et des haut-le-cœur me prennent chaque fois que le taxi s'arrête à une intersection. La combinaison des différentes boissons que j'ai prises et du café, sans doute. Ça m'apprendra à boire des fonds de verre. J'aurais dû rester à l'hôtel, en fin de compte, car le transport me donne la nausée. Prendre en note : ne pas mélanger différents types d'alcool et ne pas prendre l'auto lorsque je suis complètement givrée. Le chauffeur me jette constamment des coups d'œil inquiets et doit probablement prier pour que je ne sois pas malade dans son véhicule.

Après un trajet interminable, j'arrive à la maison, autant à mon soulagement qu'à celui du conducteur. Je parviens tant bien que mal à le payer, car les dollars dansent devant mes yeux et les chiffres des billets s'emmêlent dans mon esprit. Ma tête tourne de plus en plus, et je sens que mon repas cherche à prendre des vacances. Je grimpe les quelques marches de l'escalier intérieur en m'appuyant sur les murs et ouvre la porte avec toutes les difficultés du monde.

De justesse ! Dès que j'entre dans l'appartement, incapable de tenir debout plus longtemps, je m'effondre sur le sol. Incapable de bouger, toute la maison tourne autour de moi. Je n'en peux plus et je vomis sur le tas difforme autrefois appelé « bouquet de mariage » que je tiens encore dans mes mains.

Épuisée, je m'endors sur la moquette du salon.

## Chapitre 2

# Gabrielle, Antoine et Laurie

### (Juillet)

*Un ami, un véritable ami, c'est aussi un témoin, quelqu'un dont le regard permet d'évaluer mieux sa propre vie.*

**Emmanuel Carrère**

– Je crois que je n'aurais pas pu descendre plus bas !

– Voyons, je suis sûr que tu exagères, dit Antoine. Ça aurait pu être encore pire.

– Je ne vois pas comment.

– C'est facile. Si tu avais couché avec Jérémie et qu'il t'avait laissée tomber la journée même, je te garantis que tu te serais sentie encore plus misérable. Veux-tu que je réfléchisse à d'autres scénarios catastrophes ?

– Non, ça va, merci.

Sur ce, Antoine prend une gorgée. Assise en face de lui, je sirote ma vodka jus d'orange en silence. Antoine Roy est mon plus vieil ami, je le connais depuis près de vingt-cinq ans. Antoine et ses parents ont emménagé à côté de chez nous alors que je n'avais que trois ans. Nous avons joué dans la boue et fait de la peinture à doigts ensemble. Depuis tout ce temps, nous avons réussi à garder contact malgré les années. Nous avons commencé l'école la même année et avons traversé l'adolescence côte à côte, en se soutenant l'un l'autre durant cette période à la fois éprouvante et merveilleuse.

C'est à ce moment qu'Antoine a commencé à développer ses dons de séducteur. En fait, puisqu'on se confiait presque tout, je soupçonne de lui avoir révélé, sans le savoir, la manière d'enjôler les femmes. Le fait d'avoir été proche de moi lui a permis de saisir la psyché féminine et d'utiliser cette connaissance à son avantage.

Antoine, c'est ma référence pour tout ce qui est du domaine des hommes. Même si je n'aime pas toujours ce qu'il me conseille, je peux régulièrement me renseigner auprès de lui sur la gent masculine qui continue de me mystifier.

Antoine – qui ne jure que par le Plateau Mont-Royal – reste tout de même un individu assez mystérieux en soi. Représentant pour une grosse imprimerie, il est toujours tiré à quatre épingles. Depuis qu'il a cet emploi, je ne l'ai pas souvent vu autrement qu'en complet, du genre Armani ou Harry Rosen, surtout lorsqu'il vient de faire une bonne vente. Il suit constamment le cours de la Bourse, lit les revues et journaux d'affaires et est continuellement branché sur les chaînes de télévision qui traitent de *business*. Il garde un œil sur tous les bons coups, les fluctuations et les scandales financiers de l'heure.

Ses habits s'harmonisent toujours avec ses yeux bleus. Ses cheveux châtain foncé – nuance *Amande salée* n° 1,8 – sont toujours parfaitement coiffés. Il porte une grosse bague et un bracelet en chaîne d'or. C'est en cet honneur que je l'ai gentiment surnommé « le clinquant ». Il a aussi ce parfum bizarre, trop fort et trop sucré à mon goût, qui ressemble à un mélange de poudre pour bébé et de jasmin. Quand il est près de moi, j'ai l'impression d'être dans un champ de fleurs.

Presque tous ceux qui le rencontrent pour la première fois croient qu'il est gai, parce qu'il est soucieux de son apparence – comme si ce fait pouvait le rendre homosexuel ! – mais surtout parce qu'il se tient avec moi et mes copines, Gabrielle et Laurie. La vérité, c'est qu'il sort avec nous parce que ça drague mieux,

paraît-il. Pour une raison que j'ignore, les femmes qu'il aborde se sentent moins menacées par le fait qu'il soit accompagné d'autres femmes. Il les met donc plus facilement dans son lit. En fait, c'est plutôt un ubersexuel typique.

Antoine est coureur de jupons, et il est peu fiable à certains égards, car il a tendance à changer d'idée comme de chemise. Les femmes passent dans sa vie et dans son lit comme des étoiles filantes. La plupart du temps, quand nous entendons parler d'elles, c'est déjà fini. Je ne le prendrais jamais comme conjoint, mais c'est tout de même le meilleur ami qu'on peut avoir. Il a toujours une vision de la réalité beaucoup plus complète que moi et m'amène souvent à regarder une situation sous un angle que je n'avais jamais considéré.

Il parvient également à lire mes pensées d'une manière impressionnante. Peut-être est-ce parce que nous nous connaissons depuis si longtemps. Une simple moue, un mouvement d'hésitation, un rictus, et il arrive à deviner ce qui se passe dans ma tête. La facilité avec laquelle il fait cela m'impressionnera toujours.

Je fais le tour du bar d'un rapide coup d'œil. Une lumière tamisée rouge rend la foule homogène, uniformisant la salle et ses occupants d'une couleur sang. Tous semblent pareils, et même les pires défauts disparaissent dans cette quasi-noirceur. Clairement, les propriétaires de l'établissement ont compris que le rouge est aussi la couleur qui stimule l'appétit, dans tous les sens du terme. Au fond du bar, un groupe rock se démène littéralement sur la scène, jouant une musique assez assourdissante pour fendre les tympanes d'une roche. Des clients se déhanchent comme si leur vie en dépendait. Tout est conçu pour fondre les gens en une seule masse parfaitement unie.

– Les hommes, ce sont tous des salauds, de toute façon ! lance fièrement Laurie avant d'avaler sa bière.

Fidèle à son habitude, ma copine Laurie Côté sort une boutade antimasculine du genre : à bas l'oppresseur ! Féministe acharnée qui prétend que toute femme qui se respecte devrait vivre sans hommes – ces sales manipulateurs esclavagistes –, c'est tout juste si elle ne revendique pas le droit d'avoir le cancer de la prostate pour être l'égale des hommes. Elle est néanmoins obsédée par l'idée d'avoir un jour des enfants et de répondre à « l'appel glorieux et ancestral de la maternité ». Ça ne l'empêche pas non plus d'être constamment déprimée et de se plaindre du fait qu'elle n'a pas de petit copain. Bref, une personne pleine de contradictions.

Laurie soupire en secouant ses cheveux blonds, clairs comme du blé – nuance *Pain doré* n° 6,5 –, qu'elle porte mi-longs mi-courts. Peu soucieuse de son apparence, elle porte généralement des vêtements décontractés achetés à prix modiques dans des friperies. Elle a fait de longues études et a quantité de diplômes dépareillés derrière elle : un DEC en intégration multimédia, un certificat en informatique et un baccalauréat en littérature. Designer multimédia, elle passe une bonne partie de la journée à travailler devant un écran d'ordinateur et, lorsqu'elle se retrouve avec de véritables êtres humains, elle oublie parfois de filtrer ses paroles et dit tout ce qu'elle pense sans réfléchir.

Laurie, c'est l'esprit de contradiction en personne. Elle moule son opinion sur celle des autres, mais à l'envers. Elle prend un malin plaisir à défier la majorité. Quand tout le monde dit noir, elle dit blanc. Si l'avis des gens change, elle va changer le sien aussi pour ne pas se conformer aux autres. Dès que quelque chose est à la mode, elle le déteste. Elle abhorre le rose, les robes et les cheveux longs parce que, selon elle, c'est « trop féminin ». Si elle était un homme, elle porterait sans doute des minijupes et des boucles dans les cheveux, juste pour embêter le reste de la planète !

Pendant un certain temps, ses prises de bec avec Antoine étaient légendaires. Depuis, elle s'est calmée, mais semble convaincue qu'elle va réussir à purifier Antoine de son attitude de don



Juan. Néanmoins, c'est une copine sensible et dévouée que je n'échangerais pas pour tout l'or du monde. Quand on a besoin d'elle, Laurie se dévoue corps et âme pour aider ses amis. Elle a toujours un proverbe, une maxime ou un adage dans sa manche – préférablement en latin pour faire plus savant –, même si elle oublie souvent d'en faire usage face à ses propres problèmes.

– Tu dis ça uniquement parce que tu n'as pas de conjoint, de rétorquer mon autre copine, Gabrielle.

Adjointe administrative d'une galerie d'art du centre-ville de Montréal, Gabrielle Bouchard est une véritable *workaholic* qui ne vit principalement que pour sa carrière. Elle est également accro du cellulaire et de la cigarette. Elle s'amuse aussi à trouver l'étymologie des noms des personnes qu'elle connaît. Elle s'imagine connaître les gens par ce brillant stratagème, ce qui a tendance à la sécuriser. Mon nom, en grec, signifierait « rusée », Antoine veut dire « inestimable » – ce qui lui faisait d'ailleurs très plaisir –, Laurie signifie « laurier » et Gabrielle veut dire « force de Dieu ». Évidemment, il fallait qu'elle ait le prénom le plus pompeux de nous tous.

Gabrielle est toujours bien mise, maquillée et manucurée. Avec ses yeux légèrement en amande et ses cheveux bouclés brun foncé – nuance *Moka java* n° 1,5 – qui tombent sur ses épaules et bougent comme dans une annonce de shampoing, elle ressemble à une Italienne. On jurerait parfois qu'elle vient d'une région comme la Sicile. Et pourtant, sa famille est originaire du Saguenay–Lac-Saint-Jean.

Sous ses dehors de femme fatale sûre d'elle, Gabrielle cache un prodigieux manque d'assurance. Elle a une peur bleue de l'échec et peut être une véritable *control-freak* quand elle s'y met. Elle tente de maîtriser chaque aspect de sa vie, accorde une attention presque maladive aux apparences et si quelque chose dans son entourage ne va pas selon ses prévisions ou ses désirs, elle grimpe littéralement dans les rideaux.

Cependant, Gabrielle est une fonceuse qui ne s'en laisse pas conter et ne tolère pas que quiconque s'attaque à elle ou à ses proches. Je sais qu'elle me défendrait bec et ongles si c'était nécessaire. Il est vrai que depuis que je la connais, j'ai passé de nombreuses heures à tenter de la sécuriser par toutes sortes de moyens et de discours. J'ai été sa béquille préférée pendant de nombreuses années.

Depuis que son copain l'a demandée en mariage il y a quelques mois, Gabrielle a été surnommée « la fiancée » par notre clan. C'est la seule du groupe qui soit casée pour l'instant. Assez belle et d'apparence sensuelle, il y a cependant des moments où elle a le tact et la diplomatie d'un bulldozer.

Antoine et moi avons rencontré Laurie en sixième année du primaire, alors qu'elle venait d'emménager dans notre quartier. Quant à Gabrielle, elle s'est jointe à notre bande en première secondaire, quand nous avons changé d'école.

Aujourd'hui, c'est le premier vendredi du mois, ce qui veut dire que c'est la soirée de sortie à notre bar préféré : le Sex-Symbol. Nous nous retrouvons là régulièrement, Antoine, Gabrielle, Laurie et moi, pour discuter, sortir et aussi nous défouler. La règle de cette sortie a été instaurée à l'unanimité il y a quelques années, alors que nous étions à l'université. Nous ne devons jamais l'annuler, sauf en cas de force majeure, bien sûr. C'est-à-dire : la mort ou une tempête de neige. D'une certaine façon, cela nous permet aussi de ne pas trop nous éloigner les uns des autres.

Pendant ces années passées aux études supérieures, il y a eu un moment où nous avons bien failli perdre contact. Nous étions tous enlisés dans les travaux et nous étions au bord de l'épuisement ou du *burnout*. Je me démenais pour terminer mon diplôme en journalisme, pendant que Laurie se demandait encore ce qu'elle allait faire de son existence, que Gabrielle se dévouait aveuglément à ses études et qu'Antoine faisait des ravages dans le cœur de ses collègues étudiantes des HEC.

Pour éviter de se noyer dans le tourbillon dans lequel la vie nous enfonçait, nous avons décidé de nous rencontrer, tous les vendredis, dans un bar du centre-ville et de ne jamais dévier de cette tradition. Cela nous permettait de relaxer après une dure semaine et de se défouler sur notre pitoyable existence d'étudiants surmenés et miséreux. C'était aussi une routine rassurante qui nous donnait l'impression de ne pas perdre pied. Si nous empruntons tous des chemins différents dans l'avenir, nous allions au moins conserver un moment et un endroit où nous pourrions être ensemble. Depuis, nous poursuivons la tradition une fois par mois. Pour le principe.

Nous avons aussi établi la loi suivante : pas de conjoints. D'abord, personne n'a de relation en même temps, ce qui fait que quand l'un de nous se présente avec son ami(e), ceux qui sont célibataires finissent toujours par se sentir malheureux ou frustrés. Ensuite, leur présence change la dynamique de nos conversations, négativement, en général. Enfin, les conjoints ne s'entendent pas toujours bien avec les amis, ou entre eux ; alors, autant éviter les problèmes.

Près d'une semaine après mon incident au mariage de ma cousine Sarah – et après m'être goinfrée de sucreries, de crème glacée et de chocolat pour améliorer mon niveau de désespoir qui est à six sur une échelle de dix – mon moral n'est pas bien meilleur. Mes amis tentent tant bien que mal de me le remonter.

– De toute façon, fait Gabrielle, ce n'est pas si grave. Ce Jérémie ne devait être qu'un con pour te laisser ainsi. Dis-toi que c'est un mal pour un bien et que ce n'est pas un drame d'être célibataire.

– C'est facile à dire, ça, quand on est fiancée !

Gabrielle soupire avant d'avaler une gorgée de son martini.

– Donc, je n'ai pas droit au chapitre sur cette question.

– Exact.

Elle me gonfle un peu avec son attitude du genre « le monde peut bien s'écrouler, moi je suis presque mariée de toute façon ». Il est aisé de dire qu'une chose est inutile quand on l'a en sa possession.

– Je te connais, Amélie, tu as quelque chose derrière la tête quand tu te plains comme ça, avance Antoine.

Il a raison, il me connaît trop bien. Je suis un tantinet gênée de parler à mes amis du projet que j'ai tranquillement construit dans ma tête et que j'ai intitulé « Amélioration de la vie d'Amélie ». Ça semble un peu pathétique et désespéré comme dessein.

– Bon, d'accord, je crache le morceau : j'ai décidé de me donner pour objectif de modifier entièrement mon existence. Je vais transformer ma vie morne et bordélique en bonheur total. Je suis fatiguée de toujours me sentir insatisfaite de ce que j'ai. Bref, je veux bonifier mes conditions de vie. Voilà.

Antoine, Gabrielle et Laurie me regardent un instant, l'air pantois.

– Tu es sûre que tu ne t'es pas aussi cogné la tête ? demande Laurie en rigolant. Ou que tu n'as pas bu trop de vodka ? Qu'est-ce qui t'a poussée à avoir des idées aussi radicales ? Ça ne te ressemble pas, je trouve.

– Je me suis rendu compte que je n'étais pas contente de ma vie, c'est tout. Ça m'a frappée un instant et ça a été comme une révélation, une illumination, ou un réveil brutal, si vous préférez.

– Que désires-tu faire ? s'informe Antoine.

– Ce n’est pas compliqué. Je veux changer différents aspects de mon existence pour améliorer mon sort. Si possible, avant la trentaine. Pour ce, j’ai identifié au moins trois conditions à modifier. D’abord, trouver un homme qui va m’aimer et me respecter. Ensuite, déménager dans un meilleur logement, car j’en ai marre de vivre dans un appartement avec des murs en carton. Finalement, obtenir de meilleures conditions à mon emploi ou alors, je vais foutre le camp et travailler ailleurs.

Antoine émet un sifflement admiratif.

– Tu n’y vas pas avec le dos de la cuillère, rigole Gabrielle.

– J’en ai assez de me sentir comme une moins que rien. Je suis fatiguée de toujours envier les autres parce que j’ai l’impression qu’ils en ont plus que moi. Vous rappelez-vous les projets que vous aviez lorsque vous étiez plus jeunes ? Moi, je n’ai rien accompli de ce que j’avais prévu et si je ne me grouille pas, je finirai par voir ma vie passer sans jamais avoir obtenu ce que je désire. C’est décidé, je vais cesser de m’apitoyer sur mon sort et faire quelque chose pour le régler.

– As-tu des idées sur la manière dont tu vas accomplir ce beau plan ? s’inquiète Laurie.

– Pour être honnête, pas encore. J’y réfléchis, mais si vous avez des suggestions, ne vous gênez pas.

Au même moment, le téléphone portable de Gabrielle sonne. J’ai déjà ma petite idée sur l’identité de l’appelant. C’est sans doute Alexandre, son fiancé. Cet emmerdeur de première est probablement le type le plus jaloux et avide de contrôle que j’ai rencontré de ma vie. Qui plus est, c’est une sorte de « monsieur muscles » débile. Puisqu’il n’a pas le droit de venir aux sorties du vendredi soir, il occupe son temps à harceler Gabrielle lorsqu’elle passe sa soirée avec nous au Sex-Symbol. Il est bien assorti avec Gabrielle, à bien y penser.

– Oui, je suis encore au bar, fait Gabrielle. J’en ai pour à peu près une heure. Oui, je t’appelle avant de partir.

Gabrielle raccroche. Inutile de dire qui était son interlocuteur. Antoine me regarde avant de lever les yeux au plafond. Lui aussi a de la difficulté à tolérer ce type. Le fait qu’Alexandre soit envieux de son amitié avec Gabrielle n’aide pas vraiment. Je ne comprends pas comment elle peut endurer ça et, surtout, ce qu’elle trouve à cet idiot. Mais ce n’est pas de mes affaires, alors je me tais.

– Pour te trouver un copain, as-tu pensé aux agences de rencontres ou aux sites Internet ? propose Laurie.

– Quelle horreur ! s’écrie Gabrielle. La plupart des gens qui vont là sont des laiderons, des imbéciles, des vieux ou des gens tout simplement désespérés !

– Tais-toi, « la fiancée »... rétorque Laurie, piquée au vif.

– Je reconnais qu’une partie des gens qui vont dans les agences ne sont pas toujours le coup du siècle, mais ça vaudrait la peine d’essayer. On ne sait jamais, ajoute Antoine.

– Je ne suis pas sûre d’être motivée à ce point-là. Mais, je vais y songer.

– *Audaces fortuna juvat*, plaide Laurie.

– Ce qui signifie ?

– « La fortune favorise les audacieux. » Et l’avantage des sites de rencontres, c’est que c’est généralement gratuit.

– Ça ne coûte peut-être rien, mais ça vaut parfois ce qu’on paye, c’est-à-dire : zéro, répond Antoine.

Je réfléchis. Est-ce que je désire vraiment passer mes soirées à échanger avec des inconnus ou supporter des sorties qui seront la plupart du temps ennuyeuses, voire désastreuses ? D'un autre côté, ça m'obligera à sortir et à rencontrer des gens nouveaux. Si je reste seule à me morfondre dans mon coin, je suis sûre de demeurer sainte Catherine jusqu'à ma mort.

Je suppose qu'il y a beaucoup d'obstacles à franchir et de mauvais moments à passer avant de rencontrer la bonne personne. Il faut faire un effort si on veut trouver l'amour un jour.

– Ça te permettrait aussi de faire tes expériences sexuelles, si tu en as envie. Je suis certain qu'il y a plein de types dans ces réseaux-là qui sont prêts à faire une partie de jambes en l'air n'importe quand.

– Antoine, bon sang !

– Ben quoi ? Comme ça, tu peux prendre de l'expérience avant de trouver la personne de tes rêves.

– C'est dégoûtant.

– Ne me faites pas croire qu'il n'y a pas des filles dans ces réseaux-là qui n'ont pas pour but de s'envoyer en l'air avec le plus de gars possible. Et la même chose est vraie pour les hommes.

– Alors, tu devrais aller sur ces sites de rencontres, dis-je, moqueuse. Ça serait le terrain d'exercice parfait pour toi.

– Non, c'est trop facile et c'est ennuyeux, les femmes sont déjà toutes prêtes. Je n'ai même pas besoin de les cuisiner. Je préfère un peu de défi, tout de même.

Gabrielle lève les yeux au ciel d'exaspération. Ça se passe de commentaires...

L'idée de Laurie me trotte sérieusement dans la tête. Elle a raison au moins sur ce point : ça ne me coûte rien, sauf du temps. Selon l'adage, la chance sourit aux audacieux. Même si, par moments, elle leur fait aussi d'affreuses grimaces. Et puis, j'ai dit que j'étais décidée, alors je devrais foncer. Si ça s'avère catastrophique, je changerai de tactique, voilà tout.

– Tu n'as pas peur de tomber sur un fou ou un maniaque ? demande Gabrielle.

– Il y a des règles, explique Laurie. Enfin, ce sont plutôt des suggestions. Toujours sortir dans des endroits publics et ne jamais accepter d'aller chez des gens qu'on vient de rencontrer sans être sûr que c'est vraiment ce que l'on veut. Et ne jamais donner ses coordonnées. Et puis, pourquoi ce serait toujours les hommes qui auraient le droit de partir à la chasse ? Les femmes peuvent bien faire ça, elles aussi.

Pendant que Laurie parle et donne ses conseils, je ressasse le souvenir des noces maudites du mois dernier. Ça y est, la tête me tourne un peu. Habituellement, c'est le signal qu'il me faut cesser de boire. Ce que j'aurais dû faire immédiatement au mariage lorsque j'ai senti que je perdais le contrôle. Ça devait bien faire près de dix ans que je ne m'étais pas laissée aller comme ça. C'est mauvais signe.

En fait, depuis le jour de mon bal de fin d'études du secondaire, où j'ai été quelque peu traumatisée, je suis généralement plus prudente. Bien que j'aie un faible pour l'alcool – en particulier pour les boissons fortes comme la vodka – je n'avais pas été malade et je n'avais pas pris de cuite depuis longtemps.

Ma plus grosse remonte à ce fameux bal, pendant lequel je suis partie dans le centre-ville à deux heures du matin avec ma bande de copines de l'époque – dont Gabrielle et Laurie –, et où je me suis soulée comme jamais. En fait, j'étais si ivre que je ne



me souviens de rien. Tout ce que je sais, c'est que je me suis réveillée, le lendemain matin, dans les toilettes d'un Dunkin Donuts, étendue à terre dans une flaque de vomi séché – qui était probablement le mien –, des dessins obscènes dessinés partout sur mon corps et signés par mes amies, avec une cheville foulée et mes petites culottes sur la tête. Et aucune idée de comment j'étais arrivée là.

J'ai su par la suite que j'étais sortie avec mes copines, toutes plus soûles les unes que les autres, et que nous nous étions promenées un peu partout. Nous nous sommes apparemment dessiné mutuellement des trucs cochons sur la peau, comme on écrit des messages à des amis que l'on ne reverra pas de sitôt. Mes amies m'ont oubliée dans les toilettes du restaurant et sont parties, pour se perdre chacune à leur tour. L'une d'entre elles s'est réveillée sur le quai du métro et une autre, aux côtés d'une vieille sans-abri, dans un parc.

Depuis ce jour-là, dès que je ressens des signes m'indiquant que l'ivresse approche, je cesse toute consommation. Car malgré le fait que rien de bien grave ne soit arrivé ce jour-là, je suis restée marquée à vie par cette beuverie. Je n'ai pas envie de me retrouver demain matin dans le lit d'un inconnu ronflant ou un truc du genre.

\* \*  
\*

C'est l'heure de rentrer à la maison. Nous sortons du bar pour nous retrouver dans l'atmosphère étouffante de la rue. Dès que nous sommes à l'extérieur, Gabrielle s'allume une cigarette. Elle devait en avoir drôlement envie. En ce début de juillet, il doit à coup sûr faire entre 25 °C et 30 °C et nos vêtements nous collent à la peau. Mmerde... je crois que j'ai encore pris trop d'alcool, j'ai de la difficulté à marcher droit.

Pour la énième fois, Gabrielle appelle Alexandre pour le prévenir qu'elle part. Laurie monte en voiture avec elle, alors qu'Antoine vient me reconduire chez moi dans sa rutilante voiture de sport rouge. Je lui fais un sourire moqueur.

– Alors ? Ton auto attire-t-elle toujours autant les filles ?

Pour toute réponse, Antoine m'envoie un sourire éloquent.

## Chapitre 3

# La branche d'Olivier

### (Août)

*L'amour est l'état dans lequel les hommes ont les plus grandes chances de voir les choses telles qu'elles ne sont pas.*

**Friedrich Nietzsche**

Après avoir longuement mûri la suggestion de Laurie concernant mon projet, j'ai décidé de passer à l'attaque. Pour me convaincre que j'en étais capable, j'ai aussi opté pour une méthode encore plus radicale, d'une certaine façon, que les sites de rencontres. J'ai fait des recherches et découvert le *speed dating*.

En gros, une dizaine de femmes et d'hommes se rencontrent, et ont vingt minutes pour discuter. Il faut payer, et c'est organisé par une agence de rencontres. Il y a plusieurs avantages à cette méthode. D'abord, le bureau fait une présélection, ce qui nous enlève une partie du boulot. Ensuite, si la rencontre est un véritable désastre, ça ne durera pas longtemps et on n'a pas besoin d'excuses ou de plans de secours pour se sauver. D'autant plus que, souvent, on sait dès le début que ça ne marchera pas. Finalement, si la personne ne nous intéresse pas, elle n'a pas nos coordonnées et ne peut pas nous harceler, car l'agence filtre tout.

J'ai donc opté pour le *speed dating*, au moins pour essayer. Ça ne coûte pas trop cher et le concept m'apparaissait tout de même bien, même si c'est tout un défi de susciter un intérêt chez l'autre, s'il nous plaît.

L'ennui, c'est que si une personne nous tape dans l'œil, mais qu'on ne la captive pas, aucune chance de la revoir. Antoine m'a conseillé, pour être certaine d'attirer l'attention, de dire : « Je crosse, je suce et j'avale. » Comme ça, m'a-t-il dit, ils vont tous vouloir de toi, et tu n'auras qu'à choisir celui ou ceux qui te plaisent vraiment.

Passons... Je ne crois pas que j'ai envie de passer pour une cochonne ou une bête de sexe. Je ne suis pas encore rendue à ce niveau de désespoir. Sur une échelle de dix, je ne me considère encore qu'à cinq, tout de même. Cinq, c'est la moitié du niveau maximal, donc la limite du danger.

Les rencontres ont lieu un samedi soir dans un petit resto-bar de la rue Saint-Denis. Je me pointe là une dizaine de minutes à l'avance pour ne rien manquer et, surtout, ne pas faire un mauvais effet. Je ne suis pas souvent ponctuelle, alors il vaut mieux faire un effort. L'endroit a du charme, avec une lumière juste assez tamisée pour créer une sensation d'intimité, mais pas trop, pour ne pas endormir les clients. Les murs de briques foncées donnent un look à la fois rustique et élégant.

Bientôt, les organisateurs installent les femmes à des tables munies de banquettes. Chaque table est séparée par un muret, ainsi personne n'a l'impression que tout le monde l'observe. Les membres du personnel veillent à leur affaire. On dirait qu'ils ont pensé à tout.

Je jette un dernier coup d'œil à mon miroir de poche. Bon, je n'ai pas l'air d'un mannequin, mais ça peut aller. J'ai mis un rouge à lèvres discret et rehaussé mes yeux d'un fard à paupières. Mes cheveux, toujours aussi plats, effleurent mes épaules.

J'ai le trac comme à mon tout premier rendez-vous. J'ignore quel genre de type je vais rencontrer. Après tout, c'est une sorte de *blind-date*, mais avec un temps de conversation limité. Je regarde

ma montre. Plus que quelques instants. À vingt minutes par entrevue, et cinq gars à rencontrer, ça va durer environ une heure et quarante minutes. Tout un marathon.

Je déteste parler de moi. J'ai l'impression de ne rien avoir de fascinant à raconter et j'ignore comment rendre ma vie d'un quelconque intérêt. Je ne sais même pas comment je vais réussir à piquer la curiosité de qui que ce soit. On m'emmène mon premier « candidat » qui s'assoit en face de moi.

– Salut, je m'appelle Guillaume Poulin, dit-il en me tendant la main.

– Tremblay, Amélie Tremblay. Mais, appelez-moi Amélie.

Guillaume a une poigne de fer et m'écrase littéralement la main. Celui-là, je ne serais pas surprise qu'il travaille uniquement avec des hommes. Il a l'air habitué de donner des poignées viriles. Il a les cheveux bruns, coupés courts et les yeux gris. De taille moyenne, il est plutôt mince.

– Alors ? Que faites-vous dans la vie, Guillaume ?

– Ne me dis pas « vous », susurre gentiment Guillaume, je déteste ça.

– D'accord.

– Je suis technicien en comptabilité et en gestion. J'habite dans l'est de Montréal et je conduis une Audi Quattro.

À voir la façon dont ses yeux brillent lorsqu'il prononce la marque et le modèle de sa voiture, je comprends que c'est un maniaque qui doit passer tous ses étés à chouchouter son auto, qui doit rouler à 50 km/h au-dessus de la limite permise en tout

temps et qui doit connaître le nom de toutes les pièces qui composent le moteur en français, en anglais et en espagnol pour mieux lire le manuel d'entretien.

C'est sans doute mal de ma part, mais je soupçonne fortement ce pauvre Guillaume de compenser une insécurité sexuelle par une belle voiture. Il y avait une chronique dans la revue pour laquelle je travaille qui parlait de ça. Je ne suis déjà pas sûre de vouloir de ce genre de type comme conjoint. D'un autre côté, je le juge sans doute trop vite. Peut-être est-ce le fait de travailler pour un magazine et de lire trop d'articles sur le sexe qui pollue mon cerveau. Et puis, pour une telle entrevue, on est toujours nerveux, alors je devrais être moins sévère.

– Et toi ? Tu as une voiture ? me demande-t-il.

– Non, je suis encore au métro.

– Alors, je pourrais te reconduire avec mon auto. Avec mon moteur V8 de trois cents chevaux, je pourrais te porter au boulot en moins de temps qu'il ne faut pour le dire !

Finalement, mes premières impressions semblaient justes... Prendre en note : écouter davantage mon instinct.

Après quinze minutes de bavardage, pour ne pas dire de monologue, Guillaume m'a parlé en détail de son Audi Quattro et de son excellence traction, de sa transmission sans pareille, de ses incroyables freins ABS, des quarante valves et d'autres trucs auxquels je n'ai rien compris. Je n'arrive pas à croire que certaines personnes peuvent définir leur être tout entier par rapport à leur automobile, comme si elles étaient le véhicule qu'elles conduisaient.

C'est le temps de changer de partenaire. J'échange une poignée de main avec Guillaume. Cette fois, j'essaie de lui retourner

une poignée plus ferme, sans grand succès. Mes doigts sont littéralement écrabouillés et je n'ai déjà plus de force dans la main.

Après quelques minutes, la rotation suit son cours. Un homme aux cheveux poivre et sel et aux yeux bruns s'installe en face de moi. Il doit avoir presque quinze ans de plus que moi. Je me demande s'il y a ici des femmes du même âge que lui. Bien qu'il doive être quelque peu expérimenté sur le plan sexuel, je m'interroge à savoir si je veux d'un copain qui passera son temps à me dire qu'il va me faire bénéficier de sa grande sagesse et me donner des leçons de vie.

Amélie, ça suffit ! Cesse de toujours juger les gens par leur apparence et essaie donc de leur laisser le temps de parler avant de te faire une idée. J'ai vraiment tendance à tirer des conclusions dès la minute où je vois une personne. C'est une fort mauvaise habitude.

– Bonsoir, moi, c'est Émile Bernier.

Émile a une belle voix : chaude et grave. Il dégage une forte impression d'expérience, d'assurance et de connaissance.

– Tremblay, Amélie Tremblay. Mais, appelez-moi Amélie.

Décidément, il va falloir que je change ma phrase d'entrée, un jour. Et ce, même si Antoine le clinquant m'affirme qu'elle est vendeuse et accrocheuse.

– Amélie et Émile, ça serait comique comme couple.

– C'est vrai, ça a un joli son.

– Alors, parle-moi de toi, Amélie.

– Bien... j'ai vingt-huit ans, je travaille pour un magazine féminin où je tiens une chronique, disons... de secours, spécialisée sur tout ce qui a trait à la maison et aux produits courants de la vie de tous les jours. Et toi ? Que fais-tu dans la vie ?

– Je suis acheteur pour une imprimerie. C'est-à-dire que c'est moi qui leur procure le matériel dont ils ont besoin. As-tu déjà été mariée, Amélie ?

– Heu... non.

Je me demande où il veut en venir. Veut-il savoir si je suis une personne sérieuse et fiable ? Il veut déjà connaître mes intentions concernant le mariage ? C'est assez rapide, merci. Souhaitait-il savoir si je paie une pension ?

– Moi si, mais j'ai divorcé l'année dernière.

– Oh !... heu... je suis désolée. C'est triste.

– Oh ! non, ça ne l'est pas. J'ai appris que mon épouse m'avait trompé avec mon frère. C'est fou ce que certaines femmes peuvent être des salopes, des fois.

Là, je suis bouche bée. Même si je savais quoi répondre à cela, je ne suis pas sûre que j'oserais. Quelque chose me dit qu'Émile n'a pas encore digéré son divorce et que l'adultère de son ex-femme n'a pas encore été liquidé. Je sens que dès le départ, les chances d'une relation harmonieuse sont vraiment minces. J'essaie de rire pour détendre l'atmosphère, mais Émile doit voir que je ris jaune.

Candidat suivant : Tristan Gosselin. Il a les cheveux châtain pâle, noués en queue de cheval, les yeux bruns, et il doit faire près de deux mètres. Il a un fort joli sourire, qui montre toutes ses dents d'un blanc vraiment éclatant.



Après quelques minutes de conversation, je comprends vite que Tristan est un passionné des films de Jean-Claude Van Damme. De son dernier film *Wake of Death*, en passant par ses grands succès *Universal Soldier*, *Streetfighter* et *Timecop* jusqu'à *Bloodsport*, j'ai entendu parler de tous ses coups, de toutes ses cascades, de toutes ses *catch up phrases* et autres trucs niaisieux.

Pas moyen de connaître quoi que ce soit de Tristan. Il ne parle de rien, à part des films de Van Damme dont il est un incondi-tionnel. Il possède une affiche de chacune de ses productions, et il suit sur Internet toutes les nouvelles et les rumeurs sur ses films à venir. J'ai toujours dit que j'aimais les hommes passionnés, mais il y a des limites. Je n'ai pas envie de me tenir avec un type qui parle sans arrêt du même sujet et qui n'a cure de savoir si ça m'intéresse ou non.

Vient ensuite mon quatrième candidat de la soirée : Olivier Pelletier-Lapointe. Je commence à être fatiguée, déçue et quelque peu découragée. Si les gens paraissent bien sur papier lorsqu'ils remplissent des questionnaires, c'est une tout autre histoire en chair et en os. J'aurais presque envie d'aller voir les organisateurs et de leur dire ma façon de penser. Dire que j'ai payé pour cela ! J'aurais pu faire mieux seule sur des sites de rencontres sur le Web.

Si je travaillais pour une agence de rencontres, je monterais des questionnaires de la même façon que les meilleures études de marché. Je ne poserais jamais de questions directes, car les gens mentent toujours quand ils remplissent ce genre de formulaire. Ils veulent s'embellir, alors rien n'est vrai, et toute la procédure est inutile. Il faudrait interroger les gens de manière détournée, de façon à ce qu'ils y répondent honnêtement, sans avoir l'impression de donner une mauvaise image d'eux-mêmes.

Olivier Pelletier-Lapointe a les cheveux noirs – nuance *Charbon frais* n° 2,6 –, les yeux bruns et doit faire lui aussi presque deux

mètres. Il a l'air quelque peu timide. Mais après les premières présentations, il me demande aussitôt ce qui ne va pas. Je dois admettre que sa question me surprend.

- Heu... rien. Je... je suis juste légèrement fatiguée.
- Tu es certaine qu'il n'y a rien d'autre ?

Je craque. Bien que je ne me sente pas à l'aise de parler contre les personnes que je viens de rencontrer, d'autant plus qu'elles sont encore dans la même pièce, je crois que j'ai besoin de sortir un peu de méchant.

Alors que je lui fais part de mes impressions personnelles, Olivier se met à rire. Il me confie qu'il a lui-même eu des candidates particulières. L'une d'elles n'a parlé que de son ex-conjoint et a raconté à quel point il était extraordinaire ; une autre lui a dit qu'elle désirait savoir tout de suite s'il voulait des enfants, car elle se donnait encore six mois pour trouver le père de ses futurs petits. Si elle ne le trouvait pas avant un an, elle passait à l'insémination artificielle, car elle voulait être mère avant l'âge de trente ans. Quant à la dernière, elle n'avait parlé que de son emploi et a boudé Olivier lorsqu'il a avoué que sa carrière n'était pas une priorité pour lui.

Décidément, je ne suis pas la seule à avoir des rencontres colorées. J'aime bien la façon qu'Olivier a de m'écouter et de répondre sans m'interrompre sans arrêt. L'entrevue passe rapidement et c'est déjà au tour du prochain candidat. Je crois que je vais essayer de contacter Olivier. J'aime bien sa timidité et son empathie.

Le dernier homme que je dois rencontrer s'assoit en face de moi. Il s'appelle Kevin Lefebvre, est élégamment vêtu et même quelque peu tape-à-l'œil.

– Eh bien, tu peux te considérer chanceuse, ma belle. Toutes les autres femmes ici sont des laiderons, mais toi, tu es belle comme un cœur. Si tous les hommes de Montréal savaient où tu habites, il y aurait une crise du logement dans ton quartier !

Sans commentaires...

\* \*  
\*

Me voilà de nouveau dans mon superbe appartement. Je suis véritablement éreintée. Je me sens enfin dans mon élément, parmi les coussins fleuris de mon sofa, les tableaux impressionnistes ornant les murs et les couleurs pastel qui me détendent si bien. Dans l’ambiance feutrée que je me suis créée, je peux me sentir à l’aise, même si je laisse traîner des trucs partout, comme des emballages de tablettes de chocolat, de pots de crème glacée vides ou des bouteilles d’alcool à demi achevées. Je l’avoue honteusement, je suis complètement accro du chocolat et de la glace.

Je m’installe devant mon ordinateur pour me changer les idées. Laurie et Antoine sont tous les deux branchés et je les vois apparaître dans ma fenêtre de clavardage. Évidemment, Gabrielle-la-fiancée n’est pas là. Depuis qu’elle est avec Alexandre, elle ne communique plus avec nous aussi souvent.

Antoine et Laurie s’empressent de me demander des nouvelles de mes rendez-vous. Après ma brève description de la soirée, Laurie demande, avec beaucoup d’avidité, de lui décrire la branche d’Olivier quand je l’aurai vue. Elle a toujours eu un curieux sens de l’humour. Épuisée, je souhaite bonne soirée à mes amis.

Sur ce, j'éteins l'ordinateur et me prépare pour aller me coucher.

\* \*  
\*

Aïe ! Ma soirée de *speed dating* m'a ruinée ! En fait, elle a rempli ma carte de crédit. Lorsque j'ai tenté de payer mon épicerie, la caissière m'a dit qu'elle ne fonctionnait pas. J'ai dû retirer des articles de mes emplettes pour utiliser ma carte de débit, car le solde de mon compte n'était pas très élevé. Les clients qui attendaient derrière moi me regardaient tous avec des éclairs dans les yeux. Je me suis sentie vraiment ridicule !

Un appel rapide à la compagnie de crédit m'a permis de savoir que j'avais dépassé ma limite de cent cinquante dollars. Zut, alors ! Je vais devoir faire plus attention. Pourquoi ne nous préviennent-ils pas avant qu'on atteigne la limite ? Ça nous éviterait d'être humiliés devant tout le monde, sur la place publique. Hum... Prendre en note pour améliorer mes conditions de vie : vérifier régulièrement le solde de ma carte de crédit et, surtout, avant qu'on m'en avertisse dans un magasin, en face d'une centaine de clients. Comment vais-je faire pour payer tout ça, moi ? Est-ce que je me prive pendant plusieurs semaines pour tout rembourser ou je pile sur mon orgueil pour demander de l'aide financière à mes parents ? Hum... La nuit porte conseil...

\* \*  
\*

Alors que je sors mes ordures, ruminant encore la façon dont je vais m'y prendre pour payer mes dettes, je tombe sur la poubelle que je laisse sur le balcon, en arrière. Le contenant est renversé sur le côté, le couvercle gît par terre et le sac est éventré, déversant ses détritiques sur le balcon. Une odeur de poisson pourri et de moisissure me saisit. Beurk ! Dégoûtant !

Sans doute un chat ou même un sans-abri qui est venu fouiller dans mes déchets. Vraiment, un malheur n'arrive jamais seul. Prise à la gorge financièrement, je vais en plus devoir m'amuser à ramasser ces cochonneries. Sans vomir, de préférence. C'est quoi, la prochaine tuile qui va me tomber sur la tête ? Prendre en note : mettre un poids lourd sur le couvercle la prochaine fois.